

**Patterson Ch. (2008),
Un éternel Treblinka (traduit de
l'anglais par Dominique Letellier),
[Paris], Calmann-Lévy, 2008
[New York, Lantern Books, 2002]**

Salué par les défenseurs de la cause animale¹, le livre de Charles Patterson² *Un éternel Treblinka*³, dont le titre s'inspire d'une citation du prix Nobel de littérature (1978) Isaac Bashevis Singer, se propose de briser l'un « des plus vieux tabous de l'homme » concernant « la souffrance des animaux » et « leur sensibilité d'êtres vivants » (quatrième de couverture) en rapprochant leur sort dans les abattoirs de celui des populations juives européennes, exterminées durant la Deuxième Guerre mondiale. Si les arguments de l'oppression des animaux comme modèle de toute forme d'asservissement et de la « bestialisation » comme étape incontournable dans le processus de mise à mort pourraient sans aucun doute nourrir une réflexion intéressante, la comparaison entre la mort industrielle des animaux dans les abattoirs et le génocide juif, considéré comme emblématique de toute forme de violence de masse⁴, a ses limites.

Axée autour de l'idée que « l'exploitation et le massacre des animaux est l'oppression centrale et originelle, à partir de laquelle toutes les autres oppressions découlent »⁵, la thèse de l'ouvrage de Patterson pose en réalité la question complexe de la comparaison et de ses enjeux. L'analogie proposée tout au long de l'ouvrage pose cependant problème puisque l'évolution des camps nationaux-socialistes et leur signification ne sont pas du tout questionnées. Dachau, Buchenwald, Auschwitz et Treblinka sont utilisés comme symboles sans que leur spécificité soit problématisée. Employés sans précaution comme de vulgaires métaphores si ce n'est comme expressions du « mal absolu » ou comme allégories de la mise à mort industrielle, les camps nationaux-socialistes semblent être uniformes et interchangeables, comme s'ils ne répondaient à aucune temporalité ou à aucun contexte géographique, politique ou idéologique.

Malgré des arguments fragiles basés non sur des sources mais sur une littérature historique en grande partie dépassée et un sujet extrêmement provocateur, le livre de Charles Patterson, décrit comme « iconoclaste [...] mais courageux et novateur » (quatrième de couverture), n'a étonnamment pas suscité de grosse controverse, que ce soit à sa sortie aux États-Unis en 2002 ou en Europe durant les années suivantes. Les descriptions détaillées des sévices subis par les animaux pas plus que les comparaisons avec le génocide juif, n'ont en effet provoqué d'éclats. Faisant appel à l'émotionnel et à des images iconiques voire stéréotypées de la mise à mort de masse, *Un éternel Treblinka* n'hésite pourtant pas à utiliser des représentations du corps concentrationnaire et du caractère industriel de l'extermination des populations juives européennes véhiculées dès avant la fin de la guerre par la photographie, le cinéma et les beaux arts puis par la littérature et la bande dessinée, sans qu'elles soient un tant soit peu remises en question.

1. Voir entre autres les sites se référant à son livre sur les moteurs de recherche et les divers entretiens que Patterson a livrés. Voir par exemple: http://www.veganimal.info/article.php3?id_article=484.

2. Contrairement à la présentation du quatrième de couverture qui fait de lui un spécialiste de l'histoire du génocide puisqu'il « a écrit des ouvrages sur la Shoah », Charles Patterson n'y a cependant consacré qu'une petite partie de son travail (*Anti-Semitism, The Road to the Holocaust and Beyond* et en co-rédaction avec un survivant, *From Buchenwald to Carnegie Hall*). Après son doctorat à la Columbia University sur les *Social Attitudes of Protestant Journals During the Depression of 1893-97*, il s'est aussi penché sur les mouvements de droits civiques, sur les Nations Unies, sur les droits des animaux, sur Thomas Jefferson comme sur Afez al Assad, tout en étant aussi auteur de fictions. Pour plus d'informations sur l'auteur, voir son propre site inter-

net: <http://www.excellenteditor.com/index.htm>.

3. A noter que la version originale américaine est accompagnée d'un sous-titre: *Our Treatment of Animals and the Holocaust (Notre traitement des animaux et l'Holocauste)*. Il semble que le terme « Holocauste » est utilisé ici pour qualifier le seul génocide juif.

4. Nous ne reviendrons pas sur la controverse et les arguments concernant l'unicité du génocide juif, dont la singularité est souvent caractérisée par l'emploi des termes « Holocauste » ou « Shoah » (avec majuscule), hautement problématiques à notre sens. Auschwitz ou les chambres à gaz comme symboles de la mise à mort industrielle n'ont été ni le lieu ni la méthode uniques d'extermination des populations juives européennes qui n'ont pas été par ailleurs leurs seules victimes.

5. Entretien d'octobre 2005 accessible sur le site http://www.veganimal.info/article.php3?id_article=484.

Sans aborder la question philosophique de savoir si les violences infligées aux animaux sont comparables aux violences faites aux hommes que Patterson ne traite pas non plus véritablement, la critique centrale que l'on peut adresser à *Un éternel Treblinka* tourne autour de la comparaison et de ses limites d'une part et des problèmes méthodologiques et structurels qu'il comporte d'autre part. Comme nous allons le voir, le lien entre les abattoirs et la mise à mort industrielle d'animaux élevés dans ce but d'un côté et les exterminations de masse mises en place par l'Allemagne nationale-socialiste de l'autre, n'est pas suffisamment explicité, si ce n'est par une vision téléologique qui associe abattoir et génocide, comme si la «soumission» des animaux devait inévitablement aboutir à celle des êtres humains et culminer dans un génocide. Souvent attachée au génocide, l'image des populations juives européennes menées à la mort comme des moutons à l'abattoir, particulièrement débattue lors du procès d'Adolf Eichmann au début des années 1960 en Israël et extrêmement controversée après la critique sévère de Hannah Arendt dans son *Eichmann à Jérusalem* (Arendt, 2007), semble sous-tendre l'argument de Patterson tout au long du livre et omet de mettre en lumière la diversité des situations d'extermination. Une importante partie de l'extermination se fait en effet hors des chambres à gaz et des six centres d'extermination (Auschwitz-Birkenau, Belzec, Treblinka, Sobibor, Majdanek, Chelmno), que ce soit par balles sur le front de l'est avec l'avancée des *Einsatzgruppen* ou par la malnutrition, l'épuisement ou les maladies dans les camps de concentration. Si l'auteur a raison d'attirer l'attention sur le fait que la désignation d'un ennemi par des noms d'animaux ou d'insectes préfigure souvent l'exploitation ou le massacre, ce «prélude à leur persécution, leur exploitation et leur massacre»⁶ n'est pas obligatoire comme le montre l'extermination des personnes considérées comme malades mentales ou handicapées et que l'on connaît sous le nom d'Opération T4⁷.

Sur le modèle d'une vision «intentionnaliste» qui fait du génocide l'objectif primordial et le résultat inéluctable d'un régime national-socialiste déterminé et inflexible, mais sans pour autant s'y référer, Charles Patterson tente de montrer les rapports de causalité entre le travail à la chaîne dans les abattoirs américains et celui dans le processus d'extermination. Si sa réflexion sous-entend que l'asservissement des animaux n'est qu'un prélude à l'asservissement humain qu'il peut facilement illustrer par l'évolution et l'histoire de l'humanité, l'auteur a toutefois de la peine à expliquer pourquoi le génocide ne se produit pas avant le XX^e siècle et pourquoi cela a lieu en Europe.

Divisée en trois parties principales, l'analyse de Patterson offre dans un premier temps une lecture (diachronique) sommaire mais parfois extrêmement crue des violences faites aux animaux depuis le temps de leur domestication. Il cherche ensuite à démontrer les liens entre l'industrialisation, le développement des abattoirs et l'extermination des populations juives européennes en s'arrêtant sur le

«chemin [américain] d'Auschwitz» (p. 92), de l'abattoir à l'antisémitisme de Henry Ford en passant par les eugénistes américains. Il termine finalement par exposer que l'expérience de l'extermination pendant la Seconde Guerre mondiale a poussé de «nombreuses» personnes à s'engager pour la cause animale, à devenir végétarien ou végétalien. Sans conclusion qui aurait peut-être permis de faire le lien entre ces parties très disparates, l'ouvrage de Patterson ne convainc pas et la problématique se réduit à un panorama des cruautés faites aux animaux contrairement à ce qu'il entendait démontrer, à savoir le rapprochement entre la mise à mort industrielle des animaux et celle des populations juives européennes, légitimé aux yeux de l'auteur, comme il le dit dans son avant-propos, par la figure tutélaire de Isaac Bashevis Singer dont l'ombre plane sur toute la recherche. Il y expose aussi les motivations et les raisons qui l'ont poussé à mener une telle recherche. Il rappelle sa rencontre déterminante avec «une réfugiée juive allemande, traumatisée par son expérience de six ans de vie sous le régime nazi»⁸ (p. [15]) qui l'a poussé à s'intéresser à la résistance juive, et celle d'un militant de la cause animale qui lui a permis de lier les axiomes de sa réflexion : la problématique, qui s'avère finalement extrêmement simple pour ne pas dire simplificatrice, voire simpliste, s'articule autour du constat que «certaines vies sont plus précieuses que d'autres», que le «puissant est autorisé à exploiter le faible» qui «doit être sacrifié à une cause supérieure» (p. 16) et que cette attitude a présidé autant au génocide juif qu'à l'exploitation des animaux. Si le «livre examine les racines communes de l'oppression animale et de l'oppression humaine et les similarités entre la façon dont les nazis traitaient leurs victimes et la façon dont la société moderne traite les animaux qu'elle massacre pour la nourriture»⁹, la réflexion n'est de loin pas aboutie puisque l'auteur n'explique à aucun moment qu'elles répondent à des logiques totalement différentes, qu'il passe sous silence pour mieux chercher leurs similitudes. Contrairement aux abattoirs pour les animaux, l'extermination des populations juives européennes répond à un projet idéologique et politique de la redéfinition raciale de l'espèce humaine. Le sens et les finalités que revêtent le «massacre» des animaux et la politique exterminatrice nationale-socialiste sont donc totalement différents. La mise à mort industrielle de millions d'êtres humains ne se limite en effet pas à une volonté d'exploitation que l'on retrouve concernant le règne animal, même si plusieurs études récentes ont montré qu'un certain nombre de déportations était dicté

6. http://www.veganimal.info/article.php3?id_article=484.

7. Le cas des «Slaves», hormis les prisonniers de guerre soviétiques qui dépendaient d'une logique raciale et politique spécifique, est un peu différent car même si la «sous-humanité» dont ils étaient affublés laissait présager le risque d'un carnage en masse, ils n'étaient pas considérés comme des animaux, si ce n'est comme des «bêtes de somme».

8. Elle ne semble toutefois pas avoir vécu la politique d'extermination planifiée par le régime. Une partie des personnes interviewées semble avoir des liens au génocide plus ou moins distendus même si Patterson pense que ces «militants liés à la Shoah [...] possèdent une sensibilité particulière vis-à-vis des souffrances des autres» (p. [205]).

9. http://www.veganimal.info/article.php3?id_article=484.

par des questions de profits, d'appropriation et parfois de redistribution des biens des populations déportées (Aly, 2005).

Outre l'analyse diachronique qui reste lacunaire, ce sont surtout le manque de références (les citations de René Descartes (p. 49) ou de Sir Thomas Herbert (p. 55) notamment), des citations approximatives ou mal référencées (comme celle de Ian Kershaw à la page 79 ou la citation mal paginée tirée de Raul Hilberg, pp. 82-83, note 4) et les propos souvent anecdotiques (en particulier dans la dernière partie intitulée « échos de la Shoah » où les propos glanés dans différentes conversations avec des contemporains ne sont jamais datés, contextualisés ou présentés en rapport au corpus d'entretiens (pp. [205]-312)) qui posent problème. Le manque de travail de l'auteur sur des sources primaires et une maîtrise imparfaite de l'historiographie sur le national-socialisme et le génocide juif affaiblissent son argumentaire qui n'évoque pas les avancées significatives des vingt dernières années faites dans ce champ de recherches. Si la bibliographie sur le génocide est toutefois assez à jour, il est frappant de constater qu'elle n'est presque pas mise à contribution. L'oubli de Chelmno dans la liste des centres d'extermination (p. 160) ou les noms écorchés de plusieurs centres ayant servi pour l'opération d'euthanasie des « malades mentaux » (Hadamar, Grafeneck et Hartheim (pp. 158 et 160)) semble mettre en lumière de nombreuses lacunes. Son recours à des ouvrages dépassés et proposant une histoire psychologisante dont les arguments ont été largement remis en question depuis leur parution (comme ceux de David Stannard (*American Holocaust*, p. 60), de Fritz Redlich (*Hitler, Diagnosis of a Destructive Prophet*, p. 152), de Robert Waite (*The Psychopathic God Adolf Hitler*, p. 186) ou de Peter Sichrovsky (*Schuldig geboren*, p. 191)), ou ses références à des auteurs peu légitimes sur le sujet (comme l'artiste Judy Chicago qui en visitant Auschwitz réalise qu'il s'agit « en fait [d']usines de transformation géantes – sauf qu'au lieu de traiter des cochons, on y traitait des gens qui avaient été définis comme étant des cochons » (p. 86)) ne lui permettent pas d'ancrer son argument sur des analyses précises et sérieuses concernant notamment le passage de la persécution raciale à l'extermination de masse¹⁰. L'explication qui voudrait que la marchandisation et l'exploitation animales engendre de facto une tendance à l'exploitation des êtres humains en étant donc « le berceau de la cruauté humaine »¹¹ ne permet en effet pas de dépasser le problème que pose le

massacre de type génocidaire. Evacuer « la technique, le temps et les catégories de la décision » (Brayard, 2004) pour réduire le génocide juif à une question de cruauté est donc extrêmement simplificateur et ne tient pas compte du contexte.

Aussi caricaturale que la thèse d'un antisémitisme exterminationniste latent dans la population allemande développée il y a une dizaine d'années par Daniel J. Goldhagen (Goldhagen, 1997), l'argument des formations liées au domaine agricole ou d'élevage d'une série de personnalités du Troisième Reich (Heinrich Himmler, Richard Walther Darré et Rudolf Höss notamment) pour expliquer le génocide ne se base pas sur des éléments solides. Patterson n'hésite par exemple pas à s'appuyer sur Fritz Redlich qui affirme que l'intérêt de Himmler « pour la reproduction et l'abattage des poulets se transforma en intérêt pour la procréation et le meurtre des êtres humains » (p. 152) sans pour autant étayer cette supposition. En décrivant le commandant d'Auschwitz comme un bourreau du fait de son ancienne activité de fermier, il oublie de citer les passages de l'autobiographie de Höss où celui-ci explique son rapport affectif aux animaux et sa passion pour les chevaux (Höss, 1995 : 16-18).

Si le renvoi à des sources littéraires (*The Jungle* de Upton Sinclair ou les nombreux ouvrages de Isaac Bashevis Singer) aurait pu être stimulant, leur analyse reste problématique puisque le caractère fictionnel des œuvres utilisées n'est pas mise en lumière et l'évacuation de la différenciation entre le narrateur et l'auteur finit par affaiblir l'argument. Se référant à un imaginaire de l'abattoir en mettant à profit la littérature, Patterson n'hésite pas non plus à convoquer un univers de représentations du corps concentrationnaire, de la violence de masse et de la mort industrielle. Utilisant des associations d'idées ou d'images entre les abattoirs et le génocide afin de dénoncer le traitement fait aux animaux, il cherche à asseoir la comparaison qu'il tente de démontrer. En reprenant l'imagerie du bulldozer (p. 177) poussant des cadavres de détenus dans une fosse commune¹² devenue iconique tant dans l'immédiat après-guerre que depuis les années 1980¹³ et en le transposant dans les abattoirs, l'auteur cherche à placer le lecteur sur un terrain balisé et à induire les ressemblances entre deux contextes et deux finalités bien évidemment extrêmement différents. S'il évite de faire référence aux images finalement très semblables dans la construction formelle mais extrêmement différentes dans leur signification des charniers de la Deuxième Guerre mondiale et de la destruction des cadavres de bovidés suite à la crise de la vache folle, il semble évoquer (involontairement ?) des points plus problématiques sans les aborder de front (la graisse animale destinée au savon (p. 101), la spécialisation du travail dans les abattoirs (p. 102), les cadavres d'animaux couverts d'excréments (p. 175) ou la question de la légalité de la mise à mort (p. 175)). Alors qu'il manipule fréquemment des topoï liés aux camps ou

10. Heureusement, quelques historiens incontournables comme Raul Hilberg, Ian Kershaw, Omer Bartov ou Richard Breitman, sont cités, même si parfois de manière marginale.

11. http://www.veganimal.info/article.php3?id_article=484. Patterson ajoute qu'il s'agit d'une « façon de penser fasciste », argument qui sonne particulièrement creux.

12. Pour une reproduction de cette photographie, voir Chéroux, 2001 : 15.

Prise par le lieutenant Martin Wilson, cette photographie représente pour beaucoup la mécanisation de la mort ou la mise à mort industrielle développée sous le national-socialisme alors qu'il s'agit pour les troupes britanniques ayant libéré le camp de Bergen-Belsen d'enterrer au plus vite les cadavres pour éviter les épidémies.

13. Pour une analyse de ces photographies devenues icônes, voir avant tout les deux ouvrages inégalés de Knoch, 2001 et Brink, 1998.

aux Troisième Reich (les bergers allemands entraînés à attaquer les détenus (p. 181), les enfants tués de manière cruelle (p. 178) ou le lien indéfectible du chancelier à son chien) sans les interroger, il est frappant de constater que la seule véritable remise en cause de ces images toutes-faites est liée au régime végétarien d'Adolf Hitler, comme si le dictateur responsable de millions de morts ne pouvait être qu'un mangeur de viande.

Alors que Patterson n'hésite pas à convoquer des images et des symboles de la période à l'instar de plusieurs campagnes de militants pour la défense des droits des animaux, il fait un usage plutôt prudent des termes «génocide», «holocauste» et «shoah» pour parler du «massacre» méthodique et de grande ampleur d'animaux et préfère ne pas banaliser ces termes ni les vider de leur sens tout en pensant qu'une nouvelle notion devrait être façonnée pour les catégories animales exterminées. Contrairement à d'autres auteurs ou militants de la cause animale, il se détourne des slogans trop stéréotypés souvent employés. Restant dans l'implicite, il ne proclame pas que «quand il s'agit d'animaux, chacun devient nazi», au contraire de cette affiche qui associe les détenus décharnés après la libération (photographie des détenus de Buchenwald couchés sur leur châlit et photographiés le 16 avril 1945¹⁴) et des poulets en cage¹⁵. S'il soulève des questions dérangeantes et qu'il décrit de manière crue les sévices infligés aux animaux dans les abattoirs, *Un éternel Treblinka* pose avant tout la question des limites de la comparaison avec le génocide juif et pousse plutôt à interroger les possibles «leçons» universelles d'un événement aussi singulier.

Yan Schubert
yan.schubert@unige.ch

Bibliographie

Aly G. (2005), *Comment Hitler a acheté les Allemands. Le III^e Reich, une dictature au service du peuple* (traduit de l'allemand par Marie Gravey), Paris, Flammarion [Frankfurt am Main, Fischer].

Arendt H. (2007), *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal* (traduit de l'anglais par Anne Guérin), [Paris], Gallimard [1963].

Brayard F. (2004), *La «solution finale de la question juive». La technique, le temps et les catégories de la décision*, [Paris], Fayard.

Brink C. (1998), *Ikonen der Vernichtung. Öffentlicher Verbrauch von Fotografien aus nationalsozialistischen Konzentrationslagern nach 1945*, Berlin, Akademie Verlag.

Chéroux C. (dir.) (2001), *Mémoire des camps. Photographies des camps de concentration et d'extermination nazis (1933-1999)*, [Paris], Marval.

Goldhagen D. J. (1997), *Les bourreaux volontaires de Hitler. Les Allemands ordinaires et l'Holocauste* (traduit de l'américain par Pierre Martin), Paris, Seuil, [New York, Alfred Knopf, 1996].

Höss R. (1995), *Le commandant d'Auschwitz parle* (traduit de l'allemand [par C. de Grunwald ?]), Paris, La Découverte [Julliard, 1959].

Knoch H. (2001), *Die Tat als Bild. Fotografien des Holocaust in der deutschen Erinnerungskultur*, Hamburg, Hamburger Edition.

«Quand il s'agit d'animaux, chacun devient nazi» (2 avril 2004), *Saturne*, Genève, Saturne [12].

Zelizer B. (1998), *Remembering to forget. Holocaust Memory through the Camera's Eye*, Chicago, London, Chicago University Press.

14. Pour une reproduction de la photographie, voir Zelizer, 1998 : 103.

15. Pour une illustration de ce montage photographique dont le slogan provocateur interpelle («Quand il s'agit d'animaux, chacun devient nazi»), voir une reproduction non commentée dans le bimensuel satirique *Saturne*. (*Saturne*: [12]).